





L'ECOLE
DES AMIS,
COMEDIE,
PAR MONSIEUR
DE LA CHAUSSE,
EN VERS,
ET
EN CINQ ACTES,



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII,

7

DES AMIS
COMEDIE

ACTEURS.

HORTENSE.

CLORINE, Suivante d'Hortense.

MONROSE.

DORNANE.

ARAMONT. } Amis de Monrose.

ARISTE. }

UN GARDE.

LAQUAIS.



*La Scène est à Paris dans la maison de Mon-
rose.*

chez Jean PIERRE VAN GHILLEN, imprimeur de la
Cour de la Majesté Impériale de Russie.

M D C C I I





L'ECOLE
DES AMIS,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONROSE (*qui s'apprête à sortir.*)

CLORINE.

CLORINE.



Uoi, vous voulez sortir ?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie.

Je ne puis différer ma première sortie,

Ni demeurer ici davantage en suspens :

Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

A 2

CLO-

CLORINE.

Oui: mais, Monsieur, à peine est-elle refermée.

MONROSE.

Eh! depuis que je suis revenu de l'armée,
Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,
Deux mois se sont passés: je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison!

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux sçavoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus pressant, & plus fort
Que celui qui me touche, exige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtresse;
Et je lui dois un compte... il le faut... le tems
presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

CLORINE (*avec plus de circonspection.*)

Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine? Hélas! Je ne l'ai que trop vûë.

CLORINE.

Ah! cette répugnance est assez imprévûë.
Vous craignez de recevoir l'objet de votre ardeur?

MONROSE.

La révolution...

CLO-

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel . . . quand j'étois un peu plus digne
d'elle,

Je l'ai vûë insensible à l'ardeur la plus belle.

Que seroit ce à présent que je puis n'être rien ?

CLORINE.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien ?

Monsieur, est-ce donc-là cette ame si charmée ?

Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée

Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,

Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait ?

Hortense eût obéi.

MONROSE.

Cesse de m'entreprendre.

Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre ;

Il faudroit la revoir encore, & me plonger . .

CLORINE.

Du moins, la bienveillance

MONROSE.

Il n'y faut plus songer.

S C E N E II.

CLORINE seule.

Fort bien, il va se perdre, en fuyant ma Maî-
tresse.

Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.

A 3

(Elle

(Elle rêve.)

Eh ! le portrait d'Hortense est propre à cet effet.
 Il faut lui procurer en secret ce bienfait,
 Et lui faire trouver par quelque stratagème
 Cette heureuse ressource, en dépit de lui même.
 Je veux que ce portrait serve à vous réunir :
 Oui, Monsieur, je sçaurai vous forcer à venir
 Le remettre vous-même entre les mains d'Hortense.

Alors ils se verront. L'amour d'intelligence
 Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
 Au reste, puisse-t-il avoir un sort heureux !
 Espérons que la Cour lui sera moins contraire.
 Il va lui même agir. C'est le point nécessaire ;
 Car... ses amis ont beau le servir de leur mieux ;
 L'un d'eux n'est qu'un bon homme, ardent, officieux,
 Qui tracasse, & qui veut toujours être de fête :
 L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

S C E N E III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT (*derrière le Théâtre, à voix haute.*)

EH bien ! où sont-ils donc fourrez ? Hola, quel qu'un ?

CLORINE.

Bon ! voici justement notre vieil importun !
 Qu'il va bien signaler son zèle impitoyable !

ARA.

ARAMONT.

Quand le Maître est dehors, les Valets sont au dia-
ble,
C'est Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à pro-
pos.

J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots,
Hortense s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monsieur, sans remise.

Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.

Il l'avoit fait venir pour la former un peu,

Avant que de lui faire épouser son neveu.

Elle y seroit déjà retournée au plus vite,

Si l'éternelle tante attachée à sa suite,

N'avoit été malade : elle se porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faisons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote, & ta Maîtresse rêve.

CLORINE.

En quoi?

ARAMONT.

C'est aujourd'hui que le scellé se leve.

Hortense a tous ses biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra soin.

A quoi serviroit-elle? On n'en a pas besoin.

ARAMONT.

Elle est riche, & très riche,

CLORINE.

Oui, Monsieur, je l'espere.

ARAMONT.

Ah! je vous en répons. D'autant plus que son
pere

N'avoit point d'intendant. C'étoit un vieux Ma-
rin,

Qui, pour être par-tout Maître de son destin,

Ne posseda jamais, pour toutes Seigneuries,

Qu'un riche porte-feuille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrange-
mens.

ARAMONT.

Ainsi donc ta Maitresse, outre ses diamans,

Est un des grands partis qui soient peut-être en
France:

A moins que le défunt, contre toute apparence,

N'ait altéré des biens confiez à ses soins;

Mais c'est ce que l'on doit apprehender le moins.

Or cela supposé, comme aussi que Clorine

Soit une fille aimable, intelligente, & fine...

CLORINE.

(Elle se retourne, comme si on l'appelloit.)

Ah!

Ah ! point du tout, Monsieur . . . Oui . . . j'en
tens . . . excusez ;

On vien de m'appeller.

ARAMONT *la revenant.*

Non ; vous vous abusez :

Et quand cela feroit, qu'importe ? On peut atten-
dre.

En faveur de Monrose, il faudroit nous enten-
dre.

Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'hon-
neur :

Tu sçais, pour sonneveu, quelle étoit sa tendres-
se ;

Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,

Il lui cedoit sa Charge & son Gouvernement :

Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément.

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.

Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre ;

Et l'on doit peu compter sur leurs successions.

Le défunt ne rouloit que sur des pensions,

De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure,

Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.

A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sçais

Si l'on achevera des projets commencez :

Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeste

Ta Maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.

Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi serviroit-il de nous associer ?

Hortense va passer sous une autre puissance.

On exigera d'elle une autre obéissance.

ARAMONT *ironiquement*

On exigera d'elle une infidélité:

Vous n'y voyez aucune impossibilité.

Si Monrose a son cœur...

CLORINE.

Mais il fuit ma Maîtresse!

ARAMONT.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse;

Mais il compte si peu sur un heureux destin,

Où du moins l'avenir est si fort incertain,

Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquête.

Il est intimidé: voilà ce qui l'arrête.

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.

Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entens.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.

Il n'est qu'un mot qui serve. Hortense l'aime-t-elle?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi?

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh! qui me l'auroit dit?

ARA-

ARAMONT.

Elle-même, parbleu: du moins je le suppose.
Suiivante & confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortense.

ARAMONT.

Ah! ah! mais en tout cas

On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous
dire;

On le lit dans les yeux, dans...

CLORINE.

Je n'y sçais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'à présent ne sçavent jamais rien
De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très-
bien.

CLORINE *riant.*

On ne sçauroit penser plus à notre avantage.
Monsieur, vous souvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'est le dernier sur-tout que je veux rappeler.

Oh!

Oh !... la suite en est belle , & le chef-d'œuvre
est rare.
Ces gens sont en procès afin qu'on les separe ;
Et vous sollicitez leur separation.

ARAMONT.

Je ne dispose pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon! & ces deux Rivaux, Monsieur, que vous
en semble?
Vous les aviez si bien raccommodez ensemble!
D'où vient sont-ils partis aussi-tôt de la main
Pour s'aller battre?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous souvient-il encore?...

ARAMONT *vivement.*

Ah! trêve de mémoire.
Il n'est pas question de faire mon histoire.
C'est-à-dire qu'Hortense aura jusqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami son tems & son amour?

CLORINE.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage?

ARAMONT.

Eh ! ventrebleu , pourquoi se laisser rendre hom-
mage,
Lorsque l'on ne veut pas se laisser enflammer?

CLO.

CLORINE.

Hortense obéissoit en se laissant aimer.

ARAMONT.

La complaisance est grande.

CLORINE.

Assez.

ARAMONT.

Se peut-il faire! ...

Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui
plaire,

Si depuis une année & plus qu'elle est ici,

L'amour de son amant n'a pas mieux réussi?

Hortense s'amusoit du plaisir d'être aimée.

L'hymen se devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il est vrai.

ARAMONT.

Cette époque est bonne à remarquer.

A quoi pensoit Hortense? Elle alloit s'embarquer;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage:

L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.

Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa
main.

Quand on est sa maîtresse, alors c'est autre chose.

Hortense étoit soumise à l'oncle de Monrose;

Il lui servoit de pere; il en avoit les droits,

Que

Que le sien , en mourant , lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vûe. Il
Hortense eût obéi : mais l'affaire est rompuë,
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant?

ARAMONT.

Allez, morbleu, partez ; retournez au Couvent.
Ainsi Monrose est libre ; & s'il est raisonnable ,
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la
beauté ;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Qué . . .

CLORINE.

Eh ! qui menacez-vous ? Je suis votre ser-
vante.

S C E N E IV.

ARAMONT seul.

DU moins, cette menace a fâché la Suiyante.
Qu'elle aille à sa Maîtresse apprendre ce di-
scours.
Tant mieux. La jalousie est d'un puissant secours ;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée est à moitié gagnée.

S C E N E V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Serviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as tu fait de Monrose ?

ARA-

ARAMONT.

Il va bientôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus! je te trouve adorable.
Ah! si l'événement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus!

ARAMONT.

Ils ne sont qu'égarez; ils ne sont pas perdus.
Cette espece d'amis n'est pas la moins commune,
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il? On peut compter sur eux.
Il ramene avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordi-
naire,
Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire:
Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire,
Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux?

DORNANE.

On cesse d'être ami si-tôt que l'on varie,
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie:
La moindre alternative y porte un coup mortel:
Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARA-

ARAMONT.

Sçais-tu que tu dis vrai?

DORNANE *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez; j'agis en conséquence.
 Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
 Ce que j'ai vu de gens, combien j'ai fait de pas.
 J'ai mis en action toutes nos connoissances.
 N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin.
 Quelle fatuité!

DORNANE.

J'aurois été plus loin
 Si je l'avois trouvé possible & nécessaire:
 Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire!

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
 De parler un peu haut quand c'est pour ses amis.

ARAMONT *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
 Qui subjugué, ou détruit toute autre concurrence.
 Quoi qu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
 Parmi les prétendans; ils sont en defarroi.

Je

Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille...
 J'ai publié par-tout... en secret... à l'oreille...
 Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour:
 Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour.
 Par-là j'ai dérouté la brigade & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois!

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à de soins
 Qui sont à ma portée; & je risque un peu moins.
 Sans moi, des creanciers bloqueroient cette porte:
 J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En disant par-tout avec éclat
 Que la succession est en très-bon état
 Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites,
 Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
 Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
 Par l'homme, sur lequel il comptoit davantage,
 Ariste?

B

DOR.

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

S C E N E VI.

ARISTE sans être vû, DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi ! l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu : tandis qu'il auroit pû
Agir, & lui prêter son heureuse assistance ?
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un Courtisan masqué par la misantropie,
Recouvert du manteau de la Philosophie ;
Un Politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs, & des
graces ;

Mais qui secretement vise aux premières places ;
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos depens.

ARAMONT.

Cet Ariste pourtant... il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre :
Je l'ai crû son ami.

DOR.

DORNANE.

Lui? Sur quel fondement?

Quand on est tel, croi moi l'on s'annonce autrement.

En effet, l'amitié donne un air moins austere.

Un véritable ami n'a d'autre caractère

Que celui qui nous plaît. Il se règle sur nous,

Il adopte nos mœurs; il se fait à nos goûts;

Il se métamorphose au gré de nos caprices;

Il prend nos passions, nos vertus, & nos vices;

C'est un Caméleon qui reçoit tour-à-tour...

ARISTE *s'avancant.*

Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'est Ariste! Ah, morbleu!

ARISTE.

Mon abord vous étonne!

DORNANE.

Ah! Monsieur, qui pouvoit vous croire-là?

ARISTE.

Personne.

Si j'ai bien entendu votre entretien...

DORNANE *à part.*

Tant pis!

ARISTE.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis.

Vous paroissez avoir épuisé la matiere;

B 2

Et

Et Monrose vous doit sa confiance entiere.
 Oui, par provision vous nous excluez tous.
 Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous.
 Vous suffirez à tout; du moins, je le souhaite.
 L'amitié qui se vante est souvent indiscrete.
 Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis
 Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.
 L'amitié n'admet point de basses jalousies.
 C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

S C E N E VII.

*MONROSE, transporté de joye. ARISTE,
 ARAMONT, DORNANE.*

MONROSE à Aramont & Dornane.

MES amis, prenez part à la joye où je suis.
 Mon bonheur est prochain; si j'en crois tous les
 bruits,

On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

(appercevant Ariste.)

Ah! Monsieur. C'est me faire une grace infinie.
 Ces Messieurs sont témoins si depuis mon retour
 Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre santé va bien; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi, de la nouvelle...

ARAMONT *à part.*

En cas de réussite.

MON-

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.

Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.

La fortune & l'amour se ressemblent tous deux :

C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Ofois-tu te promettre

Un aussi bon effet?...

MONROSE.

De quoi ?

DORNANE.

De cette lettre

Qu'il a fallu te faire écrire, & t'arracher ?

Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher...

MONROSE.

Je trouvois que le file en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque ter-
me.

MONROSE.

Ou du moins adoucir...

DORNANE.

Va, va, le file est bien.

B 3

La

La souplesse est pour nous un indigne moyen,
Presque toujours nuisible, & jamais légitime :
Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons exiger, & non pas supplier.

(à Ariste.)

N'est-il pas vrai, Monsieur ?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vû tous nos amis...

ARISTE à part.

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat.
On n'y scauroit donner trop de cours & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus equitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser

Si

Si la Cour, qui le voit, pourra se dispenser
 D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place,
 Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse,
 Et qu'enfin elle cede à la nécessité. . .

ARISTE.

Vous en parlez, Monsieur, avec capacité.

DORNANE.

En seriez-vous surpris?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'est de quoi je me pique.

ARISTE *à part.*

Contre cet étourdi je ne sçaurois tenir.

(*à Monrose.*)

Dans un instant, Monsieur, pourrois-je revenir?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque chose à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il se retire.



S C E N E VII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous sans té-
moins,
Et vous féliciter du succès de vos soins.

(Il les embrasse.)

Permettez ce transport à ma reconnoissance :
D'autres effets seront peut-être en ma puissance.
Ma chute étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel affreux avenir
Étoit devant mes yeux ! . . .

DORNANE,

Eloignons cette idée ;

Puisqu'aussi-bien l'affaire est presque décidée,
D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?
Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te seconde,
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde

Qui ne te soit acquis : je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :

Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jet-

Jette dans mon esprit un doute qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.
Eh! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques,
De ces jaloux amis qui veulent être uniques;
Assez durs, pour trouver mauvais qu'un malheu-
reux

Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?
Heureux, qui peut ainsi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié! . . . Mais si tu veux m'en croire,
Le tems est cher, il faut, & même dès ce jour,
Aller tête levée, & paroître à la Cour,

MONROSE.

Oui, c'est bien mon dessein, dès que je serai quitte
Du rendez-vous d'Ariste.

DORNANE.

Expédie au plus vite,
Sans adieu. Tout ira comme je le prevois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

S C E N E IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

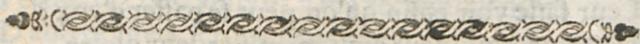
MOi, je vais faire un tour chez tous nos gens
d'affaires,
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

S C E N E X.

MONROSE *seul.*

Hortense, est-il possible?... Ah qu'il me seroit
 D'avoir à vous offrir un rang digne de vous !
 doux

FIN DU PREMIER ACTE.



A C T E II.

S C E N E I.

ARISTE, MONROSE.

MONROSE *à part.*

Quel entretien fâcheux!... Il finira peut-être?

ARISTE.

Je puis donc vous parler?

MONROSE.

Vous en êtes le Maître.

Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARIS

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.
 Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle,
 Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,
 Si je diffimulois davantage avec vous.
 Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître

Sur ce fameux théâtre, où j'ignore comment
 J'ai pû me soutenir jusques à ce moment.
 Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystères.
 Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,
 Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems
 Une terre inconnüe à tous ses Habitans.

Après un long sejour, après un long usage,
 On s'y retrouve encore à son apprentissage ;
 On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;
 On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
 Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !
 On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;
 On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
 Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient aujourd'hui,

Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :
 Et l'on finit souvent par y faire naufrage.
 Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'ébaucher,
 N'a,

N'avez-vous en secret rien à vous reprocher?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :
Et du moins le succès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le succès ! Puissiez-vous n'être point dans l'er-
reur!

Je voudrais avoir pris une fausse terreur :
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous suis redevable.

ARISTE.

Votre sécurité me semble inconcevable.

MONROSE.

J'apprens de toutes parts le bonheur que j'attens :
N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans ?
Et d'ailleurs , un refus est-il en sa puissance ?
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

ARISTE.

Dites de ses bontez.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup ; mais on ne vous doit
rien.

MON-

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait
naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas
être.

Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions, plutôt que leurs Ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs
Maîtres.

Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.
Les graces ne sont point des biens héréditaires:
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires:
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos peres ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carrière à sui-
vre.

Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raison-
nable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour

Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage,
 Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.
 Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
 Non, non, Monsieur, perdez cette crainte im-
 portune.

Je ne sçais point jötter un rôle humiliant:
 Et l'on peut demander, sans être Suppliant,
 J'ai fait solliciter, avec cette décence,
 Et cette liberté, digne de ma naissance:
 J'en aurois épargné la peine à mes amis;
 Mais enfin, ma santé ne me l'a pas permis.
 S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromet-
 tre.

J'ai même écrit en Cour...

ARISTE *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.

Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur à
 permis

Qu'il ait sçû le danger où vous vous étiez mis.
 Quoi? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous
 êtes,

Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des
 dettes?

L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous?
 Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
 C'est indirectement s'attaquer à son Maître,
 C'est l'offenser lui-même, & c'est le meconnoître;
 Quand

Quand on manque aux égards que l'on doit à son
choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

ARISTE.

Je fais ce que je dois.

Je ne sçais point flatter quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-
même.

Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,

Au caractère heureux qui vous est personnel.

Vous êtes né prudent, humain, doux, & flexible :

Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.

Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.

Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous sé-
duit ?

On ne peut s'observer avec trop de scrupule.

Un langage superbe est toujours ridicule :

Plus on est élevé, plus il est meséant.

C'est ainsi que le Peuple, au fond de son néant,

Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,

Parle indiscrettement de ceux qui sont en place :

Vous en seriez traité de même, à votre tour,

Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites assez ; épargnez-moi le reste.

Vous venez de détruire un charme trop funeste

ARISTE.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir !

Mais

Mais c'est un dénoûment que l'on ne peut prévoir.

Peut-être est il prochain: & votre destinée
 Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
 Attendez votre sort; & ne recevez plus
 Ces complimens suspects autant que superflus.
 Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle,
 Ou des Rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
 Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
 Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits
 qu'eux;

Et du reste daignez agréer mes services.

MONROSE.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
 Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui

A vous être attaché, comme à mon seul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
 Allez: & moi, je vais prendre congé d'Hortense.

SCENE II.

ARISTE seul.

CHerchons en même-tems à servir son amour.
 Sçachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.
 En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite.
 Mais, la voici qui vient recevoir ma visite.

SCE-

SCENE III.

ARISTE, HORTENSE.

ARISTE.

AH! Madame, excusez... en ce même moment
j'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENSE.

Monsieur, j'ai sçu l'honneur que vous vouliez me
faire.

ARISTE.

C'en est donc fait, Madame! un départ nécessaire
Eloigné de la Cour son plus bel ornement?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes,
Que vous allez coûter de soupirs, & de larmes!

HORTENSE.

Je sçais apprecier des discours si flatteurs.

ARISTE.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs,
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir,
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence?

HORTENSE.

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

C

ARIS-

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit
faits ?

Votre cœur, votre main, sont les plus grands bien-
faits,

Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.

L'espoir va ranimer une foule importune.

On cherchera sans doute à forcer votre choix,

Vous ressouvrirez-vous qu'un autre avoit des
droits?...

HORTENSE.

Celui dont vous parlez mérite mon estime,

ARISTE.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

HORTENSE.

Monsieur, vous m'étonnez ?

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENSE.

Nous ne le sommes pas.

ARISTE.

Quoi donc ? Que voulez-vous par-là me faire en-
tendre ?

HORTENSE.

Que pour m'abandonner au penchant le plus ten-
dre,

II

Il faudroit que l'hymen m'en eut fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable.

HORTENSE.

A vos yeux, comme aux miens, j'eusse été con-
damnable.

Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême :

Mais, que pour notre sexe il n'en est pas de même !

Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime ;
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer,
D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à blesser.

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

HORTENSE.

Ah ! de grace, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pen-
se,
M'o-

M'oblige à redoubler une si vive instance.
 J'espère par la suite obtenir mon pardon.
 A quelque chose enfin l'on peut vous être bon,
 Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre.
 De mon foible crédit je puis assez prétendre. . .

HORTENSE.

Un homme tel que vous. . .

ARISTE.

Ah ! vous y comptez peu.
 Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
 Donnez moi les moyens d'agir en assurance ;
 Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;
 Par pitié pour vous-même, ordonnez ; & com-
 ptez. . .

HORTENSE.

Je ressens vivement de si grandes bontez :
 Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose.
 Pour changer d'entretien. . . Que dit on de Mon-
 rose ?

ARISTE.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

HORTENSE.

Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

ARISTE.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,
 Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENSE.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARIS-

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

HORTENSE.

Est-ce-là m'éclaircir? . . . Lui rendra-t-on justice?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENSE.

Ah, quel supplice?

Vous me persécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENSE *plus vivement.*

Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

ARISTE *à part.*

Ah! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

à Hortense.

Il faut vous deviner; & vous serez contente.

Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux
Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux!

S C E N E IV.

HORTENSE, CLORINE.

HORTENSE.

SEs desirs, & mes vœux!*(Elle rêve.)*

C 3

CLO.

CLORINE *au fond du Théâtre.*

Le portrait est en vûë,
Monrose va rentrer; attendons-en l'issuë.

HORTENSE *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion,
Je viens de soutenir la persecution,
L'attaque la plus vive, & la plus continuë...
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que suis-je devenuë?
Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits?

CLORINE.

Contre qui? Je ne sçai rien de plus.

HORTENSE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sen-
sible,

Ariste . . .

CLORINE.

Eh bien, Aristé?

HORTENSE.

Il a fait son possible.

CLORINE.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné.

HORTENSE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé
Ce que depuis longtems j'imagine moi-même.

HOR.

HORTENSE.

Conçois-tu ses desseins? D'où vient ce soin ex-
trême,

Dis?

CLORINE.

C'est pour contenter certains vouloirs ma-
lins.

Où naturellement les hommes sont enclins :
Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foiblesses.

HORTENSE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesse.

CLORINE.

Et que sçait-on ? Peut-être il vous trouve à son
goût.

HORTENSE.

Lui?

CLORINE.

Mon Dieu! Pourquoi non? Il faut s'atten-
dre à tout,

Quand on a, comme vous, tant d'attraits en par-
tage.

HORTENSE.

Va, tu n'y songes pas: c'est un homme trop sa-
ge.

CLORINE.

Ne font-ce que des foux qui peuvent nous ai-
mer?

Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâ-
mer.

C 4

HOR-

HORTENSE.

De quoi donc?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire !
C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire.
Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait...
Que diantre ! Il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

HORTENSE.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,
Je ne sçais... J'entrevois du mystère en ceci.

HORTENSE.

Comment?

CLORINE *montrant l'appartement de Mon-*
rose.

Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

HORTENSE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéressent personne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je soupçonne...
Si Monrose l'avoit!,.. Eh bien, vous m'entendez ?

HORTENSE.

Que veux-tu qu'il en fasse?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez
Ce

Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime?

HORTENSE.

Qui, lui, m'aimer encore? Ah, quelle erreur extrême!

Hélas! Son infortune, ou quelqu'autre sujet,
M'ont ôté son amour: je n'en suis plus l'objet
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma présence.

Lui-même il a déjà commencé notre absence,
Nous sommes en exil dans la même maison.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raison.

HORTENSE.

Si je ne l'aime pas... Etois-je la maîtresse?
Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse,
Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi?
Apprends moi donc comment j'aurois désobéi.
Qu'on s'en prenne au devoir: c'est lui qui ma conduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au soupçon qui m'agite,
Monrose, si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La restitution peut en être incertaine.

Madame, il vous convient de vous en mettre en
peine.

Enfin, à tout hazard, & sans plus marchander,
Je vous conseillerois de le lui demander.

C 5

HOR.

HORTENSE.

Qui! moi, lorsqu'il me fuit, je chercherois sa
vûë!

CLORINE.

Vous avez tous les deux besoin d'une entrevûë.

HORTENSE.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret,
Mon amour vient de prendre un effor indiscret;
C'est le dernier.

CLORINE.

Mais si d'un air soumis & tendre
Il vous le rapportoit, sans vouloir vous le ren-
dre!

Pourriez-vous le forcer?...

HORTENSE.

Puis-je faire autrement!
Clorine, il faudroit bien...

CLORINE.

Qu'il vienne seulement!

S C E N E V.

ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

ARAMONT.

AH! Madame, c'est vous! J'en suis comble
de joye.
C'est à propos qu'ici la fortune m'envoye
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion;
HOR,

HORTENSE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche :
 Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
 Quelqu'autre moins fidele auroit pû s'en saisir.

CLORINE.

(à part.)

Eh bien, quel enragé!

ARAMONT.

Je me fais un plaisir ...

HORTENSE.

Clorine étoit en peine ...

CLORINE.

Et la voilà finie.

(à part.)

Fuffiez-vous dans le fond de votre Baronnie!

HORTENSE *en lui faisant la révérence.*

Monsieur, je suis sensible à votre procédé.

(à Clorine.)

Reprenez ce portrait.

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*CEt homme est possédé.

ARA

ARAMONT *à part , & le portrait à la main.*

Oùais ! mon petit service est pris en déplaisance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit il le garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout aussi-bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi , vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez , Monsieur , donnez , puisqu'il faut le reprendre.

Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

S C E N E VII.

ARAMONT seul.

JE serois bien surpris si je n'étois qu'un sot.
Oui, vraiment, à la fin j'entens à demi mot.
Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre chose
Re.

Remettre ce portrait dans les mains de Monrose:
Et je conclus de-là qu'Hortense a le cœur pris,
Travaillons là-dessus ; il n'importe à quel prix.

S C E N E VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

P Arbleu , tu nous as fait une belle bévuë !

ARAMONT.

Laquelle ?

DORNANE.

A ton avis ?

ARAMONT *à part.*

L'auroit-il déjà sçû ?

DORNANE.

Tu prones l'héritage . . .

ARAMONT.

Oui : c'est un tour d'amî.

DORNANE.

Et que le défunt laisse un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monrose.
Peut-on se maintenir à moins qu'on n'en impose ?
Par-là , ses créanciers , prêts à fondre sur lui ,
Se sont tranquillisez.

DOR.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui
Que ta finesse aura des suites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
Ils savent qu'on les jouë : ils vont saisir par
tout.

J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ;
Pourvû que son honneur n'en soit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimère!

DORNANE.

Point : ma crainte est légitime.
Pour être serviable, il faut être prudent.
On est bien dangereux, quand on est trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zèle eût si mal réussi.
Mais de plus d'un endroit il me revient aussi
Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :
A Monrose, au contraire, on dit qu'il est nuisible.

DORNANE.

On dit, fut de tout tems la gazette des fots.

ARAMONT.

C'est le Public.

DORNANE.

Ah! ah! quels sont donc ces propos?

ARAMONT.

Que Monrose se perd, & que c'est par la faute

De

De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

DORNANE.

La Cour trouve mauvais!

ARAMONT.

Voilà ce qui se passe.
On conseille un ami, sans se mettre à sa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggèrent la plupart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monrose qui survient va nous mettre d'accord.

S C E N E IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.

LE Baron me contoit de plaisantes nouvelles,

ARAMONT.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles,

MONROSE *avec un air sombre & chagrin.*

Je faisois un beau songe; il faut se reveiller.

De quels biens à la fois je me vois dépouiller!

La

La mort m'enleve un oncle, illustre, & secourable;
 Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable;
 Par un inévitable & triste enchainement
 Je manque tout, la Charge, & le Gouvernement.
 Il ne restera rien de tant de récompenses,
 De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.
 Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.
 Que vais-je devenir? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle est cette aventure,
 Ou plutôt cette énigme?

MONROSE.

Elle n'est point obscure.
 Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte?

MONROSE.

Oui; c'est la vérité.
 On vient de me tirer de ma sécurité.

DORNANE.

Comment? La Cour auroit!...

MONROSE.

Il lui plaît de répandre
 Ses grâces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
 Elle accorde au plus digne...
 DOR-

DORNANE.

Eh! dis au plus heureux,
Le nomme-t-on?

MONROSE.

Non : mais le fait n'est plus douteux.
C'est un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule?

MONROSE.

Mon malheur est certain.

DORNANE.

Mais il est ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop in-
fruit.

Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.
Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant sur l'avenir que j'ai trop espéré,
J'en avois pris l'état, je me suis obété.

DORNANE.

Parbleu, qui ne l'est pas ! Sur-tout parmi nous au-
tres!

Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres.
Ils prendront patience. Ils sont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gêner ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des Corsaires.

MONROSE.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah ! si tu veux payer, il faut te laisser faire.
Mais cela ne conduit à rien, tout-au contraire.
Ou tu veux t'acquiter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup sur les biens du défunt ?

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire

Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.
Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit

Ne sera qu'un faux bruit, qu'on repand à credit.
Je crois que je pourrai conserver ce Domaine.

Que vous me connoissez au fond de la Touraine ;
C'est-là que pour jamais je m'enfouirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme.

Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entens point ce terme.

MONROSE.

Je veux me liberer.

DORNANE.

Te liberer ? Comment ?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire ?

DORNANE.

Que deviendras-tu ?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire ?

Faut-il, pour foutenir toujours le même état,

A mille malheureux emprunter mon éclat ?

A l'abri d'une fausse & coupable importance,

Les forcer de m'aider de leur propre substance,

Et braver à la fois mes remords & leurs cris ?

J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.

D 2

Que

Que diable ! au bout du compte elle n'est pas te-
nable.

Je voudrais bien t'aider, mais je ne sçais pas où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un fou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en
donne :

J'ai promis une fête à certaine personne,
Que j'avois ménagée expressément pour toi.
De plus, je te dirai . . . Tu le sçais comme moi ;
Il semble qu'on avoit un prétexte infailible,
Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.
On m'a lié les mains : sans quoi . . . Mais après
tout,

Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le sçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.
Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

(Il va pour sortir.)

MONROSE à Aramont.

Tu parois pénétré de mon malheur extrême,

ARAMONT.

Je ne le soutiens pas aussi bien que vous même.

MONROSE.

Il faut s'en consoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis ?

DOR-

DORNANE *revenant mystérieusement.*

Je reviens. Quand j'y pense... Il faut tout mettre
au pis.

Nous vivons dans un siècle où rien n'est impossible;

Où, bien loin de servir, le mérite est nuisible.

Il pourroit arriver que sans sçavoir pourquoi,

La Fortune auroit pris un travers avec toi.

Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrâce,

J'entre dans tes raisons, je me mets à ta place.

Je sens que le dépit justement irrité,

Ton honneur, en un mot, & la nécessité,

Malgré tous tes amis, pourroient bien réduire

A prendre le parti dont tu viens de m'instruire:

En ce cas, je propose un accommodement,

Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à mon bienséance;

Pourrois-je de ta part avoir la préférence?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui: mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Parbleu, j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligent.

D 3

DOR-

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressource.
Mes amis m'aideront...

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses
Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet: je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,

Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCE-

S C E N E X.
 ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

LA proposition me paroît surprenante,
 Et pour trancher le mot, elle est impertinente.
 Quoi! de votre dépoûille il veut s'accommoder,
 Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider?

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême;
 Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui même,
 Mais quand il s'agira de faire son chemin,
 Sa famille pour lors y donnera la main,

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu?

MONROSE.

Puisqu'il faut que je vende. ^{Sans doute...} Heureux dans ma
 déroute

De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis!
 C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.
 Je voudrois voir Ariste; & j'y cours au plus vite.

D 4

SCE.

SCENE XI.

ARAMONT seul.

Nous n'avons plus qu'Hortense en cette extrê-
mité.

Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortense une atteinte fatale ;
Faisons-lui redouter une heureuse rivale ;
Et puisqu'il faut, contre elle, employer ce dé-
tour,

Armons la jalousie en faveur de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE au Valet.

J'Attendrai son retour. Sur-tout, qu'on l'aver-
tisse,
Si-tôt qu'il rentrera.

SCENE II,

ARISTE seul.

Faut-il que je ne puisse
Lui

Lui dire mon secret? Monrose est étonnant
 De ne pas voir quel est le péril imminent,
 Où son humeur facile expose sa fortune.
 La remontrance ici deviendrait importune;
 Et loin de s'éclairer par mes avis secrets,
 Il irait les traduire à ces gens indiscrets,
 A qui sa confiance est un peu trop livrée.
 Oh! jeunesse, toujours d'elle-même enivrée!
 Monrose est dans ce tems difficile à passer.
 Il faut y suppléer, & ne nous point lasser:
 Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
 Quoi qu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses det-
 tes;
 Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.

MONROSE.

Oui, je fors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux?
 Ce qu'on dit, est-il vrai? Vous quittez le service?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice.

D 5

ARIS.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment
Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement ?

ARISTE.

Peut-être, rien ne presse encore; il faut attendre ...

MONROSE.

Attendre! ... Quoi, Monsieur? Qu'ai-je encore
à prétendre?
C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Sçavez-vous si cet autre accepte?

MONROSE.

Ah! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence ?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & par-tout, que vous voulez quitter.Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis ...

ARISTE.

Non; ce ne sont point eux.

II

Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.
 Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne
 Dans ces réflexions que je vous abandonne.
 Quand j'y pense, entre nous, je vois présente-
 ment

Que l'amitié se donne & se prend aisément;
 Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légère.
 Une conformité frivole & passagere
 D'âge, d'état, d'humeur, & sur-tout de plaisir,
 Sans nul autre examen, suffit pour nous laisser,
 Nous nous associons, comme on fait en voyage,
 Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage;
 Et l'on devient ami comme on devient amant:
 Pour faire une maitresse, il ne faut qu'un moment:
 Mais l'amitié, du moins comme je l'envilage,
 De part & d'autre exige un long apprentissage;
 Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,
 Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'y-
 vresse,

Trop de facilité, des erreurs de jeunesse;
 Ma confiance a pû s'égarer quelquefois
 Dans la prospérité peut-on faire un bon choix?
 Et comment démêler l'amitié véritable
 D'avec la flatterie alors inevitable?
 La Fortune nous met un bandeau sur les yeux,
 Depuis qu'elle a changé la face de ce lieux,
 Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
 Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance?

Je

Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
 L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
 M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires;
 Ils se sont partagé le poids de mes affaires;
 Ils s'en sont emparez. S'ils ne sont pas heureux,
 Que voulez-vous? Du moins, je ne crains avec
 eux
 Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez vous rien de leur étourderie?...
 Pardonnez; je m'échape ici mal-à propos:
 C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots.
 Du reste est-il permis de vous parler d'Hortense?

MONROSE.

Hélas!

ARISTE.

Qu'est-ce? On soupçonne un peu vo-
 tre constance.
 Vous ne la voyez plus. D'où vient ce change-
 ment?
 Parlez; auriez-vous pris quelqu'autre engage-
 ment?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient si cruelle,
 Le cœur d'un malheureux devrait changer come
 me elle.

Ma constance est du moins un secret ignoré.
 Je dévore mes feux, & j'en suis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous imposer ce pénible silence?

MON.

MONROSE.

La probité l'exige, & l'intérêt d'Hortense:
Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'of-
frir.

J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'est trop cher, pour oser le détruire
Et je l'estime trop, pour vouloir la séduire.
La distance à présent est trop grande entre nous.
Il faut que son amant puisse être son époux.
Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le silence, & la fuite.

ARISTE.

C'est assez. On me mande; & je vais à la Cour.
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE *seul.*

IL n'est plus tems; ses soins ne me serviront que
res.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend, Ce sont, je crois, des gens d'af-
faires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLO.

CLORINE.

Le départ de Madame est fixé pour ce soir.

MONROSE.

Je sçais que je lui dois rendre un compte fidelle.
Dis lui que je m'occupe à travailler pour elle.

S C E N E VI.

CLORINE *seul.*

Sil vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

S C E N E VII.

HORTENSE, CLORINE.

HORTENSE *avec un billet à la main.*

Je suis au désespoir; la méprise est cruelle:
Comment la réparer?

CLORINE.

Madame, quelle est-elle?

HORTENSE.

Mes gens se sont trompez.

CLORINE.

Peut-on sçavoir en quoi?

HORTENSE.

J'ai lû, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLO.

CLORINE.

Ah! n'est-ce que cela? Quitte à brûler la lettre;
Et ne s'en pas vanter!

HORTENSE.

Il faut la lui remettre
Absolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît?

HORTENSE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible:
Ce billet l'en assure.

CLORINE.

Ah! seroit-il possible?

HORTENSE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé.
S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

CLORINE.

Oui, c'est un grand attrait.

HORTENSE.

Hélas! qu'elle est heureuse
De pouvoir à son gré se montrer généreuse,
Et d'employer ainsi!...

CLORINE.

Je ne sçai; mais enfin
Cela sent la beauté qui touche à son déclin.

HOR:

HORTENSE.

Va trouver Aramont. . . lui même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

CLORINE.

Eh, qu'en voulez-vous faire? Ah! si vous l'em-
ployez,
Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en
croyez. . .
Vous le voulez charger de rendre cette lettre?

HORTENSE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre?

HORTENSE.

La supprimeroit-il?

CLORINE.

Ah! n'en ayez pas peur.
D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur,
Ils la liront ensemble; & puis, gare la glose!
Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

HORTENSE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous sacrifiera.

HORTENSE.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

CLO. 1

CLORINE.

Monrose est son idole; il l'aime; il l'a vû naître;
 Son zèle est sa folie; il n'en est pas le maître.

HORTENSE.

Sçais tu bien que je suis lassé de t'écouter?

S C E N E VIII.

HORTENSE seule.

J'Ai donc une rivale? Il n'en faut point douter;
 La preuve que je tiens a de quoi me suffire.
 Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire
 En faveur de Monrose un projet généreux?
 Une autre s'intéresse à son sort malheureux!...
 Si nous nous rencontrons dans la même pensée,
 J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée...
 Mais on ne revient point... Ah! que les Valets
 font...

Elle paroît inquiète

S C E N E IX.

HORTENSE, UN VALET.

J'Ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

HORTENSE avec inquiétude.

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas mépren-
 dre?

E

LE

LE VALET.

Oui, Son Valet de chambre aura soin de lui rendre.

S C E N E X.

HORTENSE seule.

Qu'ai-je fait? Quand je veux l'empêcher de
périr?

N'est-ce point un ingrat que je vais secourir?

Eh! dois-je me livrer à cette inquiétude,

Et le sacrifier à cette incertitude?

N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir?

Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir?

Employons les moyens qui sont en ma puissance,

Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance,

Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement:

Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

S C E N E XI.

*HORTENSE, CLORINE.*CLORINE *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENSE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup; & même assez cruelles.

HOR-

HORTENSE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs?

CLORINE.

Armez-vous de courage; il est d'autres malheurs;
Ils vous font personnels.

HORTENSE.

Serois-je condamnée
A passer sous le joug d'un cruel hyménée?
Ma fortune sans doute aura tenté quelqu'un;
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun!

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENSE.

S'il est vrai, tu peux rompre un si cruel silence.
Tu pleures? Les détours deviennent superflus;
Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet Oncle de Monrose...

HORTENSE.

Explique ce mystère.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un sûr dépositaire,
Que votre père avoit chargé de votre bien...

HORTENSE.

L'auroit-il dissipé?

E 2

CLO.

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;
Rien du tout, en un mot.

HORTENSE.

Mais en es-tu bien sûre ?

CLORINE.

Hélas ! que trop, Madame ; & je vous en assure.
A l'instant même on vient de lever le scellé.
J'ai tout scû d'un Témoin qui me l'a révélé ;
Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

HORTENSE.

Que dit Monrose ?

CLORINE.

Il est avec ses gens d'affaires ;
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs ;
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit responsable ;
Dans son accablement il est méconnoissable ;
Toute sa fermeté se change en désespoir ;
Sans détourner les yeux, il n'a pas pû me voir :
Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore ;
J'en ai versé moi-même ;... Et j'en répands enco-
re.

HORTENSE.

Ah ! c'est trop m'attendrir, & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai cru que j'allois expirer.

HOR-

HORTENSE *à part.*

Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir ?

HORTENSE.

Ce sera mon affaire ;

CLORINE.

J'envisage pour vous quelques soulagemens

Qui pourront. . .

HORTENSE.

Qui sont-ils ?

CLORINE.

Ce sont vos diamans :

Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.

Du moins, vous vous ferez un fort moins déplorable.

HORTENSE.

Le Baron par hazard sçauroit il mon état ?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.

Il peut n'en rien sçavoir.

HORTENSE *à part.*

Si cela pouvoit être !

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand. . . je le vois paroître.

HORTENSE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCENE XII.

HORTENSE, ARAMONT.

ARAMONT *à part.***V**Oyons donc si ma lettre aura bien réussi.HORTENSE *à part.*Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.
à Aramont.

Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vû personne ?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir ;
Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENSE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me fera facile.

HORTENSE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENSE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'affurer. . .

ARA:

ARAMONT.

Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

HORTENSE.

Le service est unique ; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

HORTENSE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.

Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENSE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.

Je vous engage tout, mon honneur, & ma foi.

Que je sois réputé le plus grand des parjures ! . . .

HORTENSE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sû-
res

De l'état que je fais de votre probité.

Mon cœur va s'épancher avec sécurité.

Monrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

E 4

HOR-

HORTENSE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARANONT,

Sûrement.

HORTENSE.

Unissons... l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.
Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.
Puisque le sort s'obstine à le persécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.
S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible :
Il met à sa fortune un obstacle invincible.

ARAMONT,

Il est vrai ; son dessein est de quitter la Cour :
Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice !
Ma fortune, mes biens, seroient à son service ;
Je sçaurois employer des moyens détournés :
Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

HORTENSE.

Oserois je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT,

Je ne fais point ici des avances frivoles ;
Et je voudrois pouvoir me vendre, ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la première fois je murmure contre elle.

Les

Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

HORTENSE.

Si quelq'un par hazard vous offroit des moyens ! . . .

ARAMONT.

Je les ferois tous : mais , hélas ! qui sera-ce ?

HORTENSE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ? . . . Ah ! ah ! ceci me passe.

HORTENSE.

Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous ?
Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

ARAMONT.

Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commu-
ne ;

Mais avec tout cela, Madame, il en est une

Que l'on n'a point laissée à votre liberté :

C'est malheureusement la générosité.

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable ;

Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENSE.

Mais si par un hazard je le pouvois ! . . . Hé bien ?

ARAMONT.

Un si, rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENSE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge,
Vous mettent hors d'état. . .

HORTENSE.

Je sçais notre esclavage.
Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer. . .
J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENSE.

C'est peu de chose: & toutefois j'espère
Que ce secours pourroit, du moins. . .

ARAMONT.

Quelle chimere!

S C E N E XIII.

HORTENSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *tout effrayée.*

AH! Madame. . . Monsieur, excusez, s'il vous
plaît,
Je suis toute faisie. . .

HORTENSE.

Eh bien, qu'est ce que c'est ?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENSE.

Quoi donc ?

CLO.

CLORINE.

Ce sont vos pierreries..?

HORTENSE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entre-coupée.*

Qui sont évanouïes :

Je viens de les chercher, mais inutilement ;

Et vous êtes volée... indubitablement.

HORTENSE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse ?

CLORINE.

Eh, comment donc, Madame ?

Ne sçavez-vous pas bien que cela se réclame ?

HORTENSE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah ! vous me confondez.

HORTENSE.

Taisez vous.

CLORINE *examinant Hortense & Aramont.*

Je ne sçais comment vous l'entendez...

Mais je ne comprends rien à cette politique.

J'entrevois du mystère ici.

HORTENSE.

Point de réplique.

Sortez ; retirez-vous.

(Clorine sort en regardant Aramont.

SCE-

S C E N E XIV.

HORTENSE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME serois-je mépris?
 Ce sont vos diamans qui vous ont été pris?
 Permettez; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
 Leur donner sur ce vol les avis nécessaires:
 Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENSE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur; ils sont chez
 vous.

ARAMONT.

Chez moi?

HORTENSE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre.
 Je craignois vos refus; & j'ai dû vous surpren-
 dre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENSE.

Enfin j'ai vos sermens;
 Songez à satisfaire à vos engagemens.
 Le salut de Monrose est en votre puissance.

ARAMONT.

Ah! c'est trop exiger de mon obéissance.

HOR.

HORTENSE.

Son fort est dans vos mains, & vous en répon-
dez :

Vous nous sauvez tous trois, si vous me secon-
dez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

HORTENSE.

Quelle froideur funeste ?
Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENSE.

Eh quoi ! vous hésitez ?
Puis-je mieux employer ces superfluités !
Qui ne seroient pour moi qu'une charge impor-
tune !

N'auroit-il pas joui de toute ma fortune ?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENSE.

Eh ! peut on me blâmer ?
C'est un infortuné que l'on m'a fait aimer...
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde ;
C'est sur vous à présent que notre espoir se fonde ;
Par-là vous détournez son plus pressant malheur ;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

ARA

ARAMONT.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

HORTENSE.

Hé bien, sauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie.

Mais si par un malheur que je ne puis prévoir,
 Monrose, quelque jour, venoit à le sçavoir,
 Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
 Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.
 Je le connois, Madame; il seroit furieux.

HORTENSE.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux?
 Son courroux est il plus à craindre que sa perte?
 Comment en feroit-il la moindre découverte?
 Il ne peut le sçavoir que de vous, ou de moi.
 Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.
 Comptez sur mon secret; je compte sur le vôtre.

ARAMONT.

O sexe, toujours sûr de triompher du nôtre!
 L'action est si belle...

HORTENSE.

Ah! j'éprouve en ce jour,
 Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.
 Allez; que votre zèle ait une heureuse suite!
 De tous ses créanciers empêchez la poursuite.
 Ce n'est pas tout.

ARA-

ARAMONT.

Encore?

HORTENSE,

Oui ; j'exige de vous
Un service moins grand , mais peut-être plus doux.
Rendez-lui ce billet, qui s'adresse à lui-même :
Il peut-être pour lui d'une importance extrême.

S C E N E XV.

MONROSE, HORTENSE, ARAMONT.

MONROSE à Aramont.

(voyant Hortense.)

JE te cherche... Que vois-je ? Hortense ? Ah !
si je puis,
Cachons-lui sa ruine , & l'état où je suis.

HORTENSE à Monrose.

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE embarrassé.

Continuez un soin qui m'est si précieux,
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires:
Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

HORTENSE.

Monsieur, occupez-vous d'un objet plus pressant
Ne nous direz-vous rien de plus intéressant ?

MON.

MONROSE.

Je me trouve garant de votre destinée ;
Et je compte qu'avant la fin de la journée...

HORTENSE.

N'avez-vous plus d'espoir du côté de la Cour ?
La fortune cruelle est-elle sans retour ?

MONROSE.

Ce seroit me flatter contre toute apparence,
J'ai reçu mon Arrêt avec indifférence.
Le sort peut à présent multiplier ses coups ;
Les maux dont on me plaint sont les moindres de
tous.

HORTENSE.

Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être instruite,
J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours :
Du moins aucun remords n'en troublera le cours ;
Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

HORTENSE.

On voudroit détourner cet avenir funeste...
Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné...
A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné...
à part.

Si le sort vous poursuit... O Ciel! que vais-je faire ?

à Monrose.

Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire!
(lui)

(lui donnant la lettre,) (à part.)

Tenez... Ma fermeté commence à succomber.

(à Monrose.) (à part.)

Lisez... A ses regards il faut me dérober.

S C E N E X V I.

MONROSE, ARAMOT.

MONROSE *le billet à la main.*

Hortense se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre ;

On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre? Votre cœur n'en est-il plus charmé?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parle jamais d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon !

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée

Qu'un malheureux amour. Ah, quelle destinée?

Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur?

F

MON.

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre... Ah! je succombe à son malheur ex-
trême.

Vois comme elle m'écrit.

il donne le billet à Aramont.

ARAMONT *étonné & reconnoissant la lettre qu'il
a écrite.*

Eh! morbleu, c'est le même.

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh, quand elle pourroit régler son hymenée,
Que feroit-elle, hélas! puitqu'elle est ruinée?

ARAMONT.

Elle est ruinée?

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis désespéré.

Tout de bon?

MONROSE.

C'est un fait.

ARA-

ARAMONT.

J'ai fort bien operé.

MONROSE,

Je vois que tu la plains !

ARAMONT,

Point du tout, je me louie !

à part.

Ah ! s'il sçavoit le reste !

MONROSE.

Il faut que je l'avouie,

Je ne reconnois gueres Hortense à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état ?

MONROSE.

Cher ami, le sçavois-je ? On vient de me confondre.

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre,

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ?
Je ne puis.

F 2

ARA-

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise,
à Monrose.

Si ce billet vous cause un si grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort ; vous vous creusez
l'esprit

Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je ; & pour cause.
Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est?...

ARAMONT.

Oui ; j'en sçai quelque chose.

MON:

MONROSE.

Il n'est point d'elle?... Eh ; mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.

Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne
pense,
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une impruden-
ce...

MONROSE.

Est-il d'une autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez ; que diable ! il est de moi.

MONROSE.

De toi ?

ARAMONT.

Vous l'avez dit ?

MONROSE.

Quelle est ta frénésie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalousie
Pour tirer son secret. C'est un petit secours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

F 3

MON.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de signaler ton zèle?
 Que sçais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle,
 T'ai je employé pour être éclairci de mon sort?

ARAMONT.

Eh ! n'est-on pas assez puni quand on a tort?

MONROSE.

Ce seroit à présent contre toute apparence
 Que je pourrais douter de son indifférence.
 Hortense vient de faire éclater son mépris.

ARAMONT.

Oui.

MONROSE.

Si du moindre amour son cœur étoit épris,
 Elle auroit supprimé cette lettre fatale,
 Que sans doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout
 cela,
 Et songeons à l'état de cette infortunée,
 Que, je ne sçais comment, mon oncle a ruinée.
 Je tenois tout de lui; je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

MONROSE.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien;
 J'ai

J'ai jusques à sa mort surchargé sa depense:
 Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortense.
 Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.
 Autant que je pourrai, je dois, & je prétens
 Réparer en secret des pertes aussi grandes.
 Il me reste une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de semblables remords.
 S'il falloit réparer les sottises des morts,
 Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire,
 Cen'est pas votre faute: on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui:
 Il se juge lui-même; & jamais par autrui:
 Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absou-
 dre.

En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais . . .

MONROSE.

Il faut t'y résoudre.

Tiens; voilà . . .

ARAMONT.

Qu'est-ceci?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

F 4

MON-

MONROSE.

Point d'obstination
L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Jem'en fiate.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je . . .

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

S C E N E XVII.

ARAMONT seul.

Monrose, écoutez donc . . . Il est bien loin.
Que faire ?
C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

A C.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

Puis-je obtenir d'Hortense un moment d'audien-
ce?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qui me paroît?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est.

Vous comptiez suivre Hortense au Couvent ; mais
sa tante

Avec impolitesse à frustré votre attente

Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable vouliez-vous achever vos beaux jours?

Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,

E 5

Vous,

Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
 Petille dans un corps de salpêtre & de feu?
 D'ailleurs, si vous voulez vous m'en ferez l'aveu;
 Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hor-
 tense.

CLORINE, *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence
 Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque !

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guère.
 Je voudrais me charger de toute sa misère.
 Que ne puis je ?... Du moins je ne suis pas de
 ceux,
 Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant. Je vois qu'auprès d'Hor-
 tense

Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense.

ARA-

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît,

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle,
(voyant Hortense.)

Ce sera malgré vous... Mais je la vois; c'est
elle.

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

S C E N E II.

HORTENSE, ARAMONT.

HORTENSE *avec empressement.*

Vous m'apportiez, sans doute, une heureuse
nouvelle ?

Mon cœur impatient voloît au devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà,

HORTENSE.

N'êtes-vous pas notre Libérateur ?

ARA.

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flat-
teur.

HORTENSE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préserve!

HORTENSE.

D'où vient cet embarras ? Quelle est cette ré-
serve?

Avez-vous fait usage ? . . .

ARAMONT.

Ils sont toujours chez moi :
Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENSE.

Que dites-vous, Monsieur ? O Ciel ! est-il croya-
ble ?

Est-ce donc-là cet homme utile & serviable ?

Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui !

Vous vous démentez donc pour moi seule au-
jourd'hui ?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher : mais je suis incapable
De le servir ainsi, Je serois trop coupable.

HORTENSE.

Eh ! le ferez-vous moins en le laissant périr ?

ARAMONT.

Je voudrois, autrement, le pouvoir secourir.
HOR.

HORTENSE.

Vous prétendez l'aimer ?

ARAMONT.

Autant qu'il est possible.

HORTENSE.

Ne vous en vantez plus... Serez-vous inflexible ?

ARAMONT.

Ce n'est pas sans raison. Eh ! Madame, en effet ;
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait ?
La gloire que mérite une action si belle,
Devoit s'enfvelir & se perdre avec elle.
Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

HORTENSE.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur ;
La générosité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention suffit.

HORTENSE.

Eh ! quel est ce langage ?

En périra-t-il moins ? Nous connoissons ses biens,
Que peut faire un Guerrier, borné dans ses mo-
yens ?

Il languit, s'il ne tient un état honorable ;
Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir :
Il la faut acheter ; il la faut conquérir.
Et malheureusement (puisqu'il faut vous le dire)
Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARA-

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller ?
(à part.)

Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.
(à Hortense.)

Vous êtes ruinée. Il est bon de vous dire
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENSE.

S'il est vrai, mon desastre y met un nouveau prix.
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importuné,
En cette occasion vous révolte si fort ?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon sort.

ARAMONT.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre ?
Sçavez-vous seulement si ?...

HORTENSE.

C'est me faire entendre
Que Monrose peut-être adresse ailleurs ses vœux.

ARAMONT.

Jusqu'ici, vous avez si peu flatté ses feux...

HORTENSE *vivement.*

Eh ! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime :
Je sçaurai mieux que vous m'en acquitter moi-même,

Je lui pardonne tout pourvu qu'il soit heureux :
Son bonheur me suffit, c'est tout ce que je veux.

Et

Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.
 Pour trancher en un mot, je demeure inflexible;
 Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.
 Je défavourai tout; & je n'irai plutôt...
 Au surplus, vous avez le secret de ma vie;
 Disposez-en, Monsieur, au gré de votre envie;
 Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,
 Si vous voulez me perdre, & vous deshonorera.

S C E N E III.

ARAMONT *seul*,

OH! parbleu, serviteur. Pour moi, je m'en
desiste.
 Je remettrai le tout entre les mains d'Arlite,
 Allons . . .

S C E N E IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

A Rrête. Un mot. Daigne un peu m'é
claircir.

Tu me vois furieux. On vient de te noircir
 D'une accusation que je crois téméraire.
 Il me seroit cruel de trouver le contraire.
 Clorine . . .

ARAMONT *à part.*

Ah! c'en est fait.

MON.

MONROSE.

Vient de me confier
Un mystere affreux. Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas-là répondre.
Ne recrimine point, si tu veux la confondre.
Cette fille fait plus que de te soupçonner.
Que dis-je? Elle prétend que tu t'ès fait donner
Pour moi les diamans d'Hortense. Est-ce une in-
jure?
Les aurois-tu reçus? Parle, je t'en conjure.
Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

S C E N E V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET à *Monrose*.

Monsieur, un Etranger m'a chargé de vous
rendre
Ce paquet-là. (*Le valet s'en va.*)

MONROSE *en ouvrant le paquet, y trouve
plusieurs papiers.*

Scachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois je? Mes billets qui me sont renvoyez!
Oui, vraiment, ce sont eux; ils se trouvent pa-
yez!
ARA-

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*

Ah, malheureux, c'est donc là ton ouvrage?
Qu'elle indigne ressource as-tu mise en usage?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main?

Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.

J'aurois donné mon sang pour cette infortunée,

Si j'avois pu lui faire une autre destinée.

Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever!

Ah! c'est m'affaffiner, en voulant me sauver,

Impitoyable ami, barbare que vous êtes!

ARAMONT.

Est-ce ma faute, à moi, si l'on payé vos dettes?

J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait:

Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait,

Il est bien vrai qu'Hortense a voulu me séduire.

Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instrui-

re.

Elle avoit fait porter chez moi ses diamans:

Ils y sont: venez-y vous verrez si je mens.

MONROSE.

Ils y sont? Et pourquoi? Ne pouviez-vous les ren-

dre?

ARAMONT.

Eh que diable! ai-je pu les lui faire reprendre?

G

Ce

Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.
 Enfin j'ai tenu bon : voilà l'essentiel.
 J'ai fait ce que j'ai pû contre cette obstinée,
 Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
 Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.
 Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,
 J'ai cru que je devois lui dire franchement
 Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus! moi, je suis infidèle!

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle?
 Je l'ai cru.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le dessein.
 Hélas! c'est lui porter un poignard dans le sein.

ARAMONT.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveil-
 les.

MONROSE.

Ne me propose point des excuses pareilles...
 Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait?

SCE-

S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE à *Monrose.*

TU grondes le Baron! c'est toujours fort bien fait.

à *Aramont.*

Pardonne, si je viens troubler la vespérie.

à *Monrose.*

Sçais-tu ce qui m'arrive? Ecoute, je te prie..

Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.

Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.

Je vais chez qui tu sçais en faire la poursuite.

Je me nomme; on m'annonce: & j'entre tout de suite.

Il me voit; il se leve; & d'un air prévenant

Il m'embrasse, & me fait un accueil surprenant.

Je le tire à quartier; je lui fais ma semonce:

Mon homme alors se trouble; & voici sa réponse.

„ Je suis au desespoir (je crois qu'il disoit vrai)

„ Vous êtes malheureux pour votre coup d'essai.

Bref, avec des discours à peu près de la sorte,

Il s'est acheminé du côté de la porte.

Nous nous sommes quittez. Ariste a manœuvré;

Il venoit d'en sortir, lorsque je suis entré.

Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire;

Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire:

Mais enfin, je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.

Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

G 2

MON.

MONROSE.

Il est vrai; l'aventure est presque inconcevable,
Di-moi si c'est à toi que je suis redevable
D'un service récent...

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien;
Car je fers tant de gens sans que j'en sçache rien...

MONROSE.

Je viens de recevoir sous une simple adresse
Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyez ta Maîtresse?

MONROSE.

Non: mes créanciers.

DORNANE.

Bon!

MONROSE.

Oui, te dis-je; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embar-
rasse.

C'est de sçavoir celui qui s'est mis à leur place.
Quelqu'un les a payez pour moi.

ARAMONT.

Sens contredit.
MON.

MONROSE à Dornane.

Marquis, n'est-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit,

MONROSE.

Quoi, véritablement ?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre ; & c'est lui faire injure.

MONROSE à Aramont.

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,

Ce seroit un secret que je n'aurois pas,

MONROSE.

Seroit-ce Ariste ?

DORNANE *en ricanant.*

Ariste ? ... Il mérite à merveille

Qu'on mette sur son compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'est pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.

Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.
 Cet homme vertueux, ce sage inalterable,
 Toujours pur au milieu d'un air empoisonné,
 Qui paroïssoit avoir acquis & moissonné
 De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices;
 Ce rare Courtisan, fameux par ses services,
 Dont tout autre que lui se seroit prévalu,
 Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu...

MONROSE.

Tu parois ironique!

DORNANE.

Il faut cesser de l'être.
 Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un traître;
 C'est lui qui te dépouille; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne se peut pas.

ARAMONT.

Ariste l'a trahi?

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.
 Va le féliciter, te dis-je; il est en place.
 Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,
 Le coupable & son crime ont des Adulateurs.
 Et bien! que penses tu d'un tour de cette espece?

MONROSE.

Ah! daignez-vous prêter à ma délicatesse.
 Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
 Que savons-nous? Sans doute il n'a pû refuser.
 D'ail.

D'ailleurs, j'étois exclus: je n'y pouvois prétendre.

C'étoit des biens vacans, des graces à répandre:
Ariste en étoit digne; il en est revêtu;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'eusse fait; en parlerois-tu mieux?
Rends-lui justice; va, c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,
Et je l'afficherois.... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près,

ARAMONT.

L'avis est assez doux.

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre;
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce seroit des exploits mal placez.
Son deshonneur nous venge, & le punit assez.

DORNANE.

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde?
Se deshonore-t-on maintenant dans le monde?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens?
N'en soyons point surpris. Nous sommes indul-

gens.

G 4

Gra.

Grace à cette ressource un peu trop éprouvée,
 Le plus vil des Mortels va la tête levée.
 Nous laissons parmi nous, habiter des proscrits;
 Bientot leur impudence épuise nos mépris;
 Et nous avons enfin la basse politesse
 De jouir avec eux de leur scélérateffe.
 Ariste y peut compter : & peut être, à mon tour,
 Serai je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénouement m'étonne ?
 Ariste... Ah! c'en est fait. ... Puisque tout m'a
 abandonne,

Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez .. Je t'entens ?
 Et j'ose me flatter que nous ferons contens.
 Je m'en vais à la Cour sçavoir ce qui s'y passe ;
 Et je te l'écrirai. Serviceur ; je t'embrasse.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

VOilà donc mon Arrêt ! Espoir, Fortune, A
 mour,
 Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémiss est celui qui m'accable,
 Viens,

Viens, cher ami; fuyons un siècle trop coupable;
 Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous;
 Pourvu que je te suive, il me sera trop doux,
 De ma foible fortune accepte le partage.
 Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage!

MONROSE.

Hélas! je puis devoir beaucoup plus à tes soins,
 Ecoute; je suis quitte; & je n'en dois pas moins
 A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.
 Cherche à le découvrir; rends-moi ce bon office,
 Le soin de m'acquitter est mon premier devoir.
 Mais au destin d'Hortense il faut aussi pourvoir.
 A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
 Ah! quand mon cœur seroit insensible à ses char-

mes,

Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié!
 Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
 Ote-moi de l'horreur où son état me plonge.
 C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un

songe.

Je mourrois mille fois: & je n'ai plus que toi
 Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
 Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même:
 D'une indigne détresse affranchi ce que j'aime;
 Répare sa ruine autant qu'il m'est permis,
 Employe en sa faveur ce que je t'ai remis;
 Et surtout si tu crains, comme je dois le croire,
 Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
 A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits:
 Alors j'accepterai l'offre que tu me fais,

S C E N E VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE à *Monrose*.

Si vous avez un mot à dire à ma Maitresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems
presse.
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel! Il faut... j'y cours!

S C E N E IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

En vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content? Pour moi, j'en suis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me broûiller
Avec Monrose; mais...

CLORINE.

Vous vouliez dépouiller
Ma Maitresse; mais...

ARA-

ARAMONT,

Moi!

CLORINE.

La ressource est commode.

Ruiner une femme, est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler.
On ne voit autre chose; & c'est un pis-aller
Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas
faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer,
Notre sexe, vous dis-je, est un Peuple étranger,
Un Ennemi sur qui tout est de bonne prise:
Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

ARAMONT.

Mais sçachez donc...

CLORINE.

Je sçais que pour notre malheur
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre
honneur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,
J'espère...

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous
quitte.

SCE-

S C E N E X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE *en voyant Aramont.*

AH! ne m'exposez point devans un indiscret,
 Qui ne devoit jamais avouer mon secret.

MONROSE *à Aramont.*

Laisse-nous, cher ami; ta présence la blesse.

S C E N E XI.

MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE.

Ainsi, grace à leurs soins, vous savez ma foiblesse!

N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux?

A quoi nous serviront les plus tendres adieux?

Je partoïs sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.

Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

MONROSE.

En fuis-je mieux traité? Pour comble de malheurs,

Je dois le détester jusques dans ses faveurs.

Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées.

L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.

Tout, jusqu'à votre amour... Quand m'est-il annoncé?

Ah,

Ah, que pour mon malheur tout est bien com-
pensé?

HORTENSE.

Eh ! n'examinons point quel est le plus à plain-
dre.

MONROSE.

Il n'importe ; achevez. Je ne sçaurois plus crain-
dre

Tout ce qui peut servir à me desespérer.

Hortense, il est donc vrai, j'ai pû vous inspirer ?...

Est ce pour insulter davantage à vos larmes.

Que j'ose demander un aveu plein de charmes,

À qui doit me haïr autant que je me hais ?

HORTENSE.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point
faits ?

Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?

Ah ! c'est trop exiger ...

MONROSE.

Quoi, toujours généreuse ?

Hortense, hélas ! pourquoi nous avez vous con-
nus ?

Un bonheur assuré, des plaisirs continus,

La plus haute fortune, un brillant hymenée,

Auroient rempli le cours de votre destinée.

Quel contraste inouï ! funestes liaisons,

Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons !

Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes.

L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,

Voi-

Voilà ce qui vous reste; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos Bourreaux; jugez de mon sup-
plice.

HORTENSE.

Me consolerez vous en vous désespérant?
Des coups de la fortune êtes vous le garant?
Vous me plaignez! Eh quoi! ne peut-on vivre
heureuse,

Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse?
A l'égard de ce bien qui s'est évanoui,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joui?
En effet, à quoi sert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

MONROSE,

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENSE.

Et véritablement

Ma ruine sera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste: on l'auroit poursuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vô-
tre.

HORTENSE.

Il dépendoit de vous; je n'en connois point d'au-
tre.
J'igno-

J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois ;
 Mais quand on s'est livré sans réserve à son choix,
 Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes,
 Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de
 peines!

Sçait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un
 cœur,

Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur ?
 Et, puisque mon amour s'irritoit, à mesure
 Que je pouvois vous croire infidèle, ou parjure...

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
 Hélas! vous ignorez comme on peut vous aimer.
 Depuis que ma fortune incertaine & flottante
 Me tient dans une triste & douloureuse attente,
 Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer.
 J'ai prévu le néant où je viens de rentrer :

Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
 Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire ?
 Et quand je l'aurois sçû, qu'avois-je à vous offrir ?
 Je devois vous tromper afin de vous guérir.
 Mais vous l'avez dû voir, même avant mon nau-
 frage;

Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hom-
 mage;

Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.
 Si vous n'y suppléez, si nous n'en jugez pas
 Par ma discrétion, & par ma retenue,
 La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

HORTENSE.

Hélas! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
 M'em-

M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les
voir,

MONROSE *en se jettant à ses genoux.*
 Quel aveu! Permettez à mon ame ravie
 Un transport, qui fera le dernier de ma vie.
 Je puis donc une fois tomber à vos genoux!
 Ah! devoit on survivre à des momens si doux?

HORTENSE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéresse,
 Vivez, pour illustrer l'objet de ma tendresse;
 Remplissez mon idée; elle est digne de vous;
 Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux;
 Devenez l'artisan de votre destinée.
 Il est beau de dompter la fortune obstinée,
 D'arracher ses bienfaits, au lieu d'en hériter,
 Et de n'avoir que ceux qu'on a sçu mériter.
 Ce font-là mes adieux, mes vœux, & mon pré-
 sage...
 Va, l'on ne peut manquer quand on a du cou-
 rage...
 Imitiez mon exemple; & sçachez...

MONROSE.

Vous pleurez!

HORTENSE.

Séparons-nous; adieu.

MONROSE.

Pour jamais!...

HORTENSE.

Demeurez.

MON-

M'

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENSE.

Je le veux.

*Elle fuit.*MONROSE *en la suivant.*

L'instance est superflüe.

Non; dussai-je expirer, en vous perdant de vûë!..

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Quel état est le mien! Fortune, en est-ce assez?
 A peine suis-je né, mes beaux jours sont pas-
 sez.

Ai-je pû mériter un sort si déplorable?
 Le seul bien qui me reste, est un nom qui m'ac-
 cable.

Je ne sçais où tourner mes pas ni mes regards.
 Ah! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts,
 Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.
 Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

H

ARA.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Par-tout où je pourrai vivre , & me signaler
 Dans l'état où je suis , on n'a plus de Patrie :
 J'abandonne la mienne , où , malgré mon envie ,
 Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau :
 Un sujet inutile est pour elle un fardeau ,
 Je vais mourir ailleurs , ou mériter de vivre.

ARAMONT,

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrais m'obliger à rester ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?
 Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?
 Tu restes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On m'en feroit d'affreux , si vous vous écarterz.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur , si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

▲ARA:

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse...

MONROSE.

Eh de quoi?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah! tout autre que toi...

ARAMONT.

Le Destin a comblé toutes ses injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices? Ce nom convient au crime. Eh, quel est donc le mien;

ARAMONT.

Il est imaginaire.

MONROSE.

Ah! ne me cache rien.

Quel que soit mon destin, je sçaurai m'y soumettre:

Dis ...

ARAMONT.

Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre.

(Il lit.)

- » Je t'écris à la hâte. Ariste, non content
- » Des biens de notre ami, lui ravit sa Maitresse;
- » Il l'a fait demander : le fait est très-constant.
- » Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.
- » A propos ; on le croit riche ; & je te l'apprens.
- » Entre nous , tu lui vaux cette galanterie.
- » On l'accuse d'avoir détourné ... tu m'entens ?
- » Fait finir au plutôt cette plaisanterie.

MONROSE.

Je suis riche !

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment ? Explique-moi...

Et je suis accusé d'avoir détourné ? ... Quoi ?

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortense.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribuë est elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable ...
Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter !

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MON-

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
 Sans elle, notre honneur seroit encore entier.
 Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
 Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
 Pour vous donner le tems d'arranger vos affai-

res.

Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien,
 On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.
 Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

MONROSE.

Quoi ! l'amitié m'aura toujours été funeste !
 De mes jours malheureux elle est donc le fléau ?
 Le sort me reservoit ce supplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables.
 Vous n'êtes accusé que par des misérables :
 C'est par des gens comme eux que leurs discours
 font crus.

MONROSE.

Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Opposez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage ? En est-il contre l'ignominie ?
 On la mérite alors qu'on peut la supporter.

H 3

ARA.

ARAMONT.

Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.
 Je comptois que mon nom me seroit favorable :
 Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer
 Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger
 Dans une obscurité la plus impénétrable.
 Périront ma memoire, & le sang déplorable
 Qui m'a fait naître ?

ARAMONT.

O Ciel !

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir,
 Pour la dernière fois, ne te fais point haïr.
 Adieu.

S C E N E II.

MONROSE, ARAMONT, UN GARDE.

MONROSE.

MAis que nous veut cet homme ? O Ciel !
 seroit-ce ?

LE GARDE.

Je suis chargé d'un ordre. . .

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

LE GARDE.

Oui, Monsieur, A regret je remplis un devoir. . .

MON-

MONROSE.

On m'arrête ! Eh pourquoi ?

LE GARDE.

Vous devez le sçavoir ?

Souffrez que je m'acquitte. . .

MONROSE.

Allons, Que faut-il faire ?

Faut-il que je vous suive ?

LE GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été conigné seulement.

ARAMONT *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement.

S C E N E III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

ON m'arrête ! & déjà l'on me traite en coupable !

On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable !

Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident ?

Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.

Vous aurez devant lui projeté votre fuite.

Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite :

H 4

Et

Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un Criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh! comment les confondre? Est-il en ma puissance,

Le crime se défend bien mieux que l'innocence.

Quelle preuve opposer? Où pourrai-je en trouver!

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh, comment la prouver?

Par quels moyens veux-tu que je les défabuse?

En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse?

Ah! tout concourt encore à ma conviction.

Ces bruits avantageux à la succession;

Mes créanciers payez, & le bruit de ma fuite;

La fortune d'Hortense entièrement détruite;

Le reste de ses biens, dont malheureusement

Tu te trouves chargé pour moi secrètement;

Clorine qui le sçait, pourra-t-elle se taire?

Moi-même puis-je & dois je éclaircir ce mystère?

Non: il faut que ce soit un secret éternel.

Je serai convaincu, sans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENSE.
entre sans être vûë.

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonstan-
ce.

Lorsque pour préparer la ruine d'Hortense,
Je détourne sur moi les indignes besoins,
Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins ;
Lorsque pour la sauver de cet état funeste,
Je me prive en secret de tout ce qui me reste,
On croit que dans ses biens j'ai pû souiller mes
mains ;

Et je suis réputé le dernier des Humains !
O destin, est-ce assez maltraiter ta victime ?
On m'arrête, on me force à me purger d'un crime,
Qu'est-ce qu'un scélerat a de plus à souffrir ?

HORTENSE.

Les remords...

MONROSE *en se levant.*

Quel voix, quel objet vient s'offrir ?

HORTENSE.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite ;
J'ignore à quel dessein, je n'en suis pas instruite.
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laisse-moi me cacher.

H 5

SCE-

S C E N E V.
 MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE *le retenant.*

Quoi! vous voulez me fuir?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher.

HORTENSE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous
 sommes,

MONROSE *pénètre.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hom-
 mes?

Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENSE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers?

Je ne croyois pas être un objet si funeste.

Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste,

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENSE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestez.

HOR.

HORTENSE.

Mon état, mon amour, ma présence, & mes larmes.

N'auront donc point assez de puissance & de charmes,

Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs?

Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs!
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENSE.

Il ne tombe

Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.
Je sçais de quels bienfaits vous vouliez me combler
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi?

HORTENSE.

C'est toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre.
Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah! Madame, vivez... répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENSE.

Que je vive? Est-ce à moi d'avoir plus de courage?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage:

Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.

Tom.

Tombe-t-il sur vous seul? M'est-il moins personnel?

L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous; si ce n'est davantage.

Et cependant mon cœur n'en est point abattu.

La vérité fera triompher la vertu.

Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,

Ayons la fermeté qui sied à l'innocence:

Elle en est la ressource, & le plus sûr garant.

Rétablit-on sa gloire en se désespérant?

Le découragement autorise une injure.

Il faut vivre pour vaincre; & la victoire est sûre;

Et qui perd tout espoir mérite son malheur.

Je vous parle sans doute avec trop de chaleur.

Excusez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE,

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie!

Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin?

Il ne me manque plus que d'être le témoin

Du bonheur d'un Rival... Il en est un, Madame.

Ariste jusqu'ici vous a caché sa flame;

Jusques dans votre cœur il veut m'affassiner:

Pour être votre Epoux, il s'est fait destiner.

HORTENSE.

Ariste, dites-vous? L'entreprise est hardie.

Il m'aime? Il payera bien cher sa perfidie.



S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENSE,
CLORINE.

ARAMONT.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté,
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornane...

MONROSE.

Eh bien?

ARAMONT.

Son zèle & sa prudence éclatent.

C'est un homme qui veut que les autres se battent.

Il dit que votre idée est de tirer raison

Du procédé d'Ariste, & de sa trahison:

Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vue.

Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

MONROSE.

Comment?

ARAMONT.

Ariste... Il ose ici...

MONROSE.

Quel embarras?

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître; il marche sur mes pas.

HORTENSE.

Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de
haine ?

Je

Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne ?

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

S C E N E VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE, LE GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du Théâtre.*

VOUS pouvez nous laisser : votre ordre n'a plus lieu :
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

S C E N E D E R N I E R E.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

ARISTE *à Monrose.*

JE viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis ; tout succède à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite !
Vous

Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi , je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrain , & la Procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien,

Tenez ; voilà leur reste : ils n'en sçavoient que faire.

Ni moi non plus... Prenez toujours ; c'est votre affaire.

ARISTE.

Madame...

HORTENSE *avec dedain.*

Laissez-moi.

ARAMONT.

Je suis hors d'embaras :

HORTENSE.

Je ne sçai ce que c'est , mais je n'ignore pas

Qu'il vous a plû , Monsieur , d'empêcher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

HOR.

HORTENSE.

Quelle audace ! Est-ce à vous que je dois mon retour ?

ARISTE.

Oui ; j'ai sollicité cet ordre de la Cour.
On ne vous perdra point. L'amour & l'hyménées
Y vont fixer vos jours , & votre destinaée.
On m'a favorisé...

HORTENSE *avec indignation.*

Qui ? Vous , perfide ami ?
C'est dans la trahison être bien affermi !
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage

Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux,
Vous croyez m'éblouir , & je lis dans vos yeux
Un espoir insultant fondé sur mes disgraces :
Mais je ne connois point des ressources si basses...

ARISTE.

Non , Madame ; l'hymen vous garde un sort plus doux.
D'ailleurs , vous êtes riche,

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous ?

ARIS.

ARISTE.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte !

ARISTE.

Cette histoire est mal imaginée,
Ce bruit injurieux s'est détruit aussi tôt.
Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

CLORINE.

Est-il possible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle surprise ?

ARISTE à *Monrose*.

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.
Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui.

Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE *transporté*.

Je suis justifié !

ARISTE.

C'est moi qui vous l'atteste.

I

MON-

MONROSE *transporté de joye.*

Fortune, c'est assez, je te quitte du reste.
Mes vœux sont épuisez. Mon honneur m'est rendu.

a Hortense.

Madame, pardonnez à mon cœur éperdu
Ce transport excessif. . .

ARISTE.

Permettez ; je vous prie ;
Il est bien juste aussi que je me justifie.
J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,
Où vous auriez pû faire entrer des indiscrets.
Vos amis vous flattoient contre toute apparence.
Lorsque je vous ai vû sans aucune espérance,
J'ai brigué pour moi-même ; & j'ai tout obtenu ;
C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu.
Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystere.
Je voulois obtenir une grace plus chere.
L'essentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir longtems pressé, sollicité,
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'à force de priere,
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entiere.
Jouissez-en, Monsieur : ses bien faits sont à vous.
Le Prince m'a permis de vous les ceder tous ;
Et je vous les remets avec toute la joye. . .
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se de-
ploye.

Il embrasse Monrose.

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas là tout ce que je vous dois.
Mes

Mes créanciers...

ARISTE.

Laiſſons cet incident.

MONROSE.

Je vois.
Que c'est à vous, Monsieur, que j'en ſuis redevable.

ARAMONT.

J'ai penſé m'en douter.

HORTENSE.

Que je me ſens coupable!

ARISTE à Hortenſe.

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main: vous pourrez vous unir.

HORTENSE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon; point de rancune:
Pour moi, je vous répons que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour.
Venez; partons; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah! permettez du moins que ma reconnoissance
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

ARISTE.

En vous faisant jouir du destin le plus doux,
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous?

MONROSE.

à Hortense.

Ah! Madame, souffrez que mon cœur se partage,

à Ariste.

Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.

O Fortune! je sens, & j'éprouve à présent

Qu'un Ami véritable est ton plus grand Présent.

F I N.



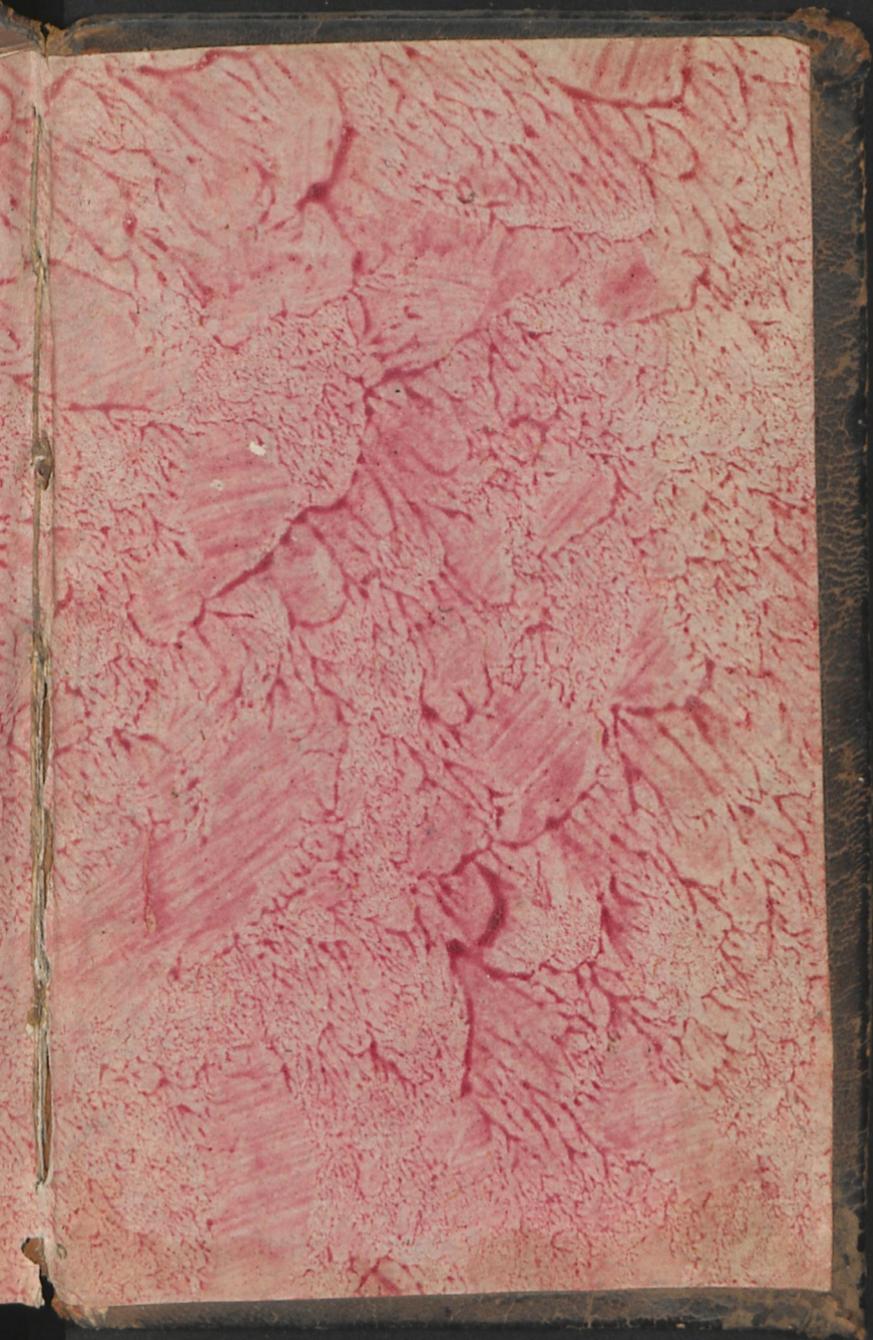


S
108816

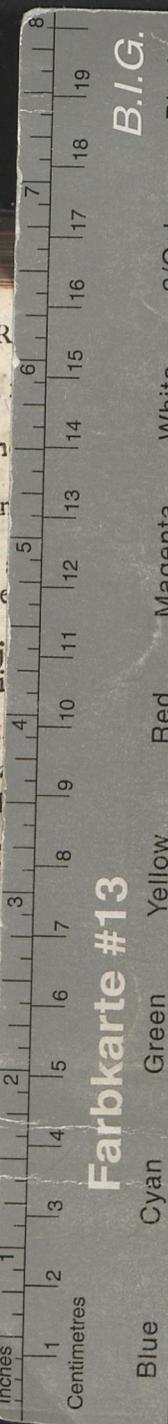
AB= 108816

K









Farbkarte #13

B.I.G.

L'ECOLE
 DES AMIS,
 COMEDIE,
 PAR MONSIEUR
 DE LA CHAUSSE,
 EN VERS,
 ET
 EN CINQ ACTES,



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
 Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII,

7

